

VALSE MÉMOIRE

Du même auteur

Le syndrome du caliméro dans la société postmoderne,
Sulliver, 2015.

Violaine Ripoll

VALE MÉMOIRE

NOTAB/LIA

© Visuel : Paprika
© Noir sur Blanc, 2015
ISBN : 978-2-88250-383-1

Pour Zorah et Zinah

« C'est efficace, la torture, la majorité des gens craquent et parlent. Ensuite, la plupart du temps, on les achevait. »

Général Paul Aussaresses
Le Monde, le 3 mai 2001

*Poussagne, le mardi 7 février 1995
Sainte Eugénie*

Le gouffre. Émile m'a emmenée hier chez le docteur. Il s'inquiétait. J'ai voulu le rassurer. Je ne me sens pas très bien. J'ai du mal à rire, à vivre. Tout me pèse. Une grande fatigue.

J'ai compris dans le cabinet médical. À leurs regards. Ils se regardaient avant de me parler. D'un côté à l'autre du grand bureau en bois. Ils en avaient discuté tous les deux. De mes troubles.

Pour le docteur, une évidence. Il parlait comme si j'allais mourir. À voix basse, presque. Je ne vais pas mourir, pourtant. Il a demandé à Émile de sortir.

Il voulait m'examiner. Il a pris ma tension. Il a regardé mes yeux. Il me posait des questions, des tas de questions, des détails. J'avais enlevé mon chemisier, comme nue. Le voile blanc du rideau

devant la fenêtre. Il écoutait mon cœur, mes poumons, je devais respirer. Plus fort. Je n'y arrivais pas. Mes épaules coincées. À gauche du bureau, dans un coin, une plante verte, un yucca.

D'autres questions encore, j'en avais assez. Je répondais pourtant. Comment je vivais et ce que j'oubliais. Les objets perdus. Il a conclu : ce sont des petits événements significatifs. Ce sont ses mots : des petits événements significatifs.

Il est retourné s'asseoir pendant que je remettais mon chemisier. Il a rédigé une ordonnance. Puis écrit un mot pour un confrère spécialiste, un médecin reconnu à l'hôpital de Clermont-Ferrand. Cela lui a pris un moment. Il écrivait à la main, sa grande signature au bas, il a plié la feuille et il a cacheté l'enveloppe. En appuyant fort sur le sous-main en cuir. Pas de doute pour moi. Mais allez chez mon confrère, pour être sûr. Savoir mieux. Mieux quoi ? Les médicaments, faudrait commencer vite. Progressivement. Il n'expliquait pas grand-chose. Mais ça me suffisait. J'avais envie de partir.

Je crois que je savais déjà tout ce qu'il m'a dit. Émile aussi. Il ne m'avait rien dit. Notre vie de peine. Même à la fin, il n'y aura pas de paix. Jamais, finalement.

Debout, avant d'ouvrir la porte : vous devriez lire, faire des mots croisés. Et si vous pouvez, écrire aussi,

un peu tous les jours, laisser venir ce qui vient. Poser des mots. C'est important de retenir vos souvenirs. Mes souvenirs ? Quels souvenirs ?

J'ai serré sa main en partant, Émile m'attendait dans la salle d'attente. Il n'avait pas quitté son blouson. J'ai attrapé son bras pour descendre l'étage, l'escalier en bois glisse. L'air du dehors. J'ai respiré. Je ne savais plus où nous devions aller. Il y avait du monde, bientôt midi. Une petite queue devant la boulangerie. J'avais toujours l'ordonnance et la lettre serrées dans ma main.

Un peu plus loin sur le trottoir, la maison de la presse. J'ai dit à Émile que je devais acheter quelque chose. J'ai pris un magazine un peu au hasard. Au rayon papeterie, j'ai choisi ce cahier. Clairefontaine. Couverture verte à grands carreaux. Petit format, avec la doublure intérieure comme un buvard en début et fin de cahier. Elle est verte aussi. Je l'ai choisi exprès pour cette couleur.

J'ai pris aussi des cartouches. Ces achats ont intrigué M^{me} Le Tourrasaine. Elle n'a rien dit. Pour une fois.

J'ai glissé le cahier dans le journal avant de sortir. Puis dans mon sac.

Émile m'attendait dehors, il discutait. Un ancien élève. Il a vite mis fin à la conversation. Nous

nous sommes dirigés vers la voiture. Je lui avais repris le bras. Il faisait encore frais. Émile a mis le chauffage.

J'ai regardé la route, nous n'avons pas parlé. Mon cœur était noué. Comment trouver les mots ? Il m'a dit d'écrire comme cela me vient. Mais rien ne vient. Je fais un effort, me rappeler. Noter. Noter le docteur, le yucca, le voile blanc devant la fenêtre, le froid sans mon chemisier, les paroles du docteur, comme des coups dans la tête, sa main qui serre la mienne, l'escalier qui glisse, le dehors, le rayon papeterie, les cartouches, bleues ou noires ? Je n'arrivais pas à choisir, j'ai pris des cartouches noires, payé les achats, camouflé le cahier dans le journal, la voiture, Émile qui ne disait rien, regardait la route, les grands virages juste avant la ligne droite et l'embranchement vers le Riou d'un côté et Poussagne de l'autre, la peur d'arriver, la peur, que vais-je dire à Émile, qu'allons-nous vivre ?

J'ai acheté ce cahier tout de suite en sortant. Sinon, je ne l'aurais plus fait. Je crois. La seule chose agréable qu'il m'ait dite. Écrire. Ma tête s'en va, écrire, ça me permettra de garder...

Garder quoi ? Une vie de peine ? Une vie de joie pourtant, mais bâtie sur les douleurs d'une guerre. Écrire cela, à quoi bon ?

J'ai toujours noté mes recettes dans un cahier. J'en suis au troisième, une recette par page. J'écris dans la marge quand j'ai une meilleure idée de quelque chose en plus ou en moins. Le docteur a dit de le faire tous les jours. N'oubliez pas de mettre la date à chaque fois.

Je commence aujourd'hui. Que dire. Ce gouffre. La douleur d'un trou creusé, à l'intérieur, vidé comme un animal qu'on éviscère. Avant de le faire cuire. Docteur, que voulez-vous que je fasse avec votre diagnostic ? Écrire. Une maladie qui n'a pas encore de nom. Je dois aller chez le spécialiste pour connaître le nom exact. Je n'ai pas envie.

La route a filé sous les roues. Un ruban noir qu'on avale. À s'étouffer. Aucun de nous deux n'arrivait à parler. Quelques kilomètres jusque chez nous. Dans un grand silence. Je tenais mon sac sur les genoux.

Clermont-Ferrand, je n'ai pas envie d'y aller. C'est loin. Je préférerais Paris. Mais il faudrait que je parle de tout cela à Solange. Émile l'a peut-être déjà fait. Il avait parlé au docteur sans me le dire.

Nous aurions pu passer à la pharmacie en sortant. J'ai dit à Émile que nous prendrions les médicaments plus tard. Ça non, pas de médicaments. Tous les jours, les pilules à côté du bol. Et si je me trompe, que je les oublie ? Non, pas de médicaments.

En arrivant à la maison, nous avons vaqué à nos choses. Chacun s'est trouvé une occupation. Nous faisons comme si elles étaient importantes.

Au cours du repas, Émile m'a pris la main, m'a dit que nous avions encore de belles années à vivre. Qu'il ne s'inquiétait pas. Son regard confiant.

Cette nuit, je n'ai pas beaucoup dormi.

Ce cahier vert. Je suis penchée dessus.

Dans la cuisine. Face à moi, le poêle. Je l'ai rempli d'une longue bûche avant de m'asseoir. Le mur qui n'est plus blanc, les assiettes de Bretagne accrochées. La cuisine, envahie par le grand buffet. La toile cirée, des fleurs imprimées dessus. Le blanc ligné de ce cahier comblé par les premières pages écrites. La peur a passé un peu. La liste des choses faites depuis hier.

Quand j'écris, d'habitude, c'est avec un bic. Là, j'ai pris mon stylo. C'est Solange qui me l'a offert. Un plume.

Solange

Arrivée à la gare pour le premier train, je me suis accoudée au comptoir du bistrot du bout des quais, design aseptisé, métallique. Les matinaux buvaient leur café servi à la hâte avec lecture du *Parisien* et vue sur la foule pressée. Journée de printemps, la banlieue débarquait, robes enfin légères et chemisettes sous les costumes. La cadence était rapide, on dévalait les escaliers pour suivre le rythme, la plupart s'engouffraient dans les couloirs du métro sans même un regard sur les autres voyageurs.

Le numéro du quai s'est affiché, voie du fond, en retrait, loin des voies centrales réservées aux TGV. Je me suis assise dans le fauteuil en skaï orange. J'étais bien en avance. La province des trains Corail ne faisait pas recette en ce milieu de semaine, deux dames seulement dans la voiture, à peu près mon âge, mais du genre de celles qui ont des petits-enfants et des pots de confitures à trimbaler.

Au kiosque, j'avais acheté *Le Monde*, sorti la veille au soir, daté du jour, le jeudi 3 mai 2001.

En attendant le départ, je l'ai ouvert. De pleines pages étaient consacrées à l'affaire Aussaresses, Monsieur le général se pavanait, cela me dégoûtait, rien que de voir sa tête. L'an passé, Massu avait fait semblant de regretter, Bigeard avait nié. Aussaresses enfonçait le clou avec son bouquin. Je lis l'interview, sidérée. « Est-ce que ça m'a posé des problèmes de conscience ? Je dois dire que non. Je m'étais habitué à tout cela. » J'ai parcouru le reste du journal. Les extraits du bouquin occupent les pages centrales. Besoin d'air.

Sur le dessin de Plantu, en une, le général est à genoux sur une chaise d'église ; sur la machine à écrire devant lui est inscrit : CONFESSIONS. Derrière, un supplicié suspendu par les poignets, deux fils électriques sortent de son ventre, l'un bleu, l'autre rouge, le blanc du mur entre les deux. Du sang gicle.

J'ai détourné le regard vers le quai, deux contrôleurs discutaient devant la porte de la voiture en fumant une cigarette. Les derniers arrivés se pressaient. Toujours pas grand monde. Pointe d'émotion au moment du départ : « Le train va partir, attention à la fermeture automatique des portes, attention au départ. »

Cette fois plus encore, la magie du train m'a rattrapée par son mouvement cadencé, berceuse douce et familière. L'avant-bras sur le rebord de la fenêtre, foulard posé contre la grille d'aération, le menton dans la main, j'ai regardé les paysages. Cette ligne de chemin de fer et ses à-côtés étaient un peu miens, ils formaient le décor de mes rêveries ferroviaires. À chaque voyage, la lumière et les couleurs changeaient, restaient les formes, les architectures et les forêts que venaient perturber quelques menus détails.

Je m'échappais au-dehors. Dans les rues du Paris intra-muros ont défilé les façades, quartiers en pleine rénovation, du passé on fait table rase, les petites rues de guingois, aux immeubles rapiécés et insalubres, remisés dans les bobines de films en noir et blanc. Des formes rectilignes couleur salle de bains jaillissaient du sol au fur et à mesure de mes passages ; puis sont venus la banlieue des HLM et des petits pavillons années 1950-1960, les zones industrielles et commerciales, et enfin les premiers champs, avec encore çà et là les horribles lotissements de l'urbain qui s'étaient au hasard des paysages empiétés.

Une fois dans les champs de maïs, j'ai rouvert mon journal. La rumeur persistait depuis quelques jours. Après ses déclarations fracassantes de cet automne où il avait reconnu l'usage de la torture

en Algérie, l'ancien général a fini par publier son livre de souvenirs. Sa photo est partout dans les kiosques. Enfin, un de ceux qui ont torturé et exécuté raconte ce que tout le monde savait.

Quarante ans après Alleg, Maurienne et tous les autres, on crie au loup maintenant que tout le monde se meurt. Du haut de son vieil âge, le général en devient presque respectable. Son visage borgne s'expose au milieu des extraits, la photo du journal montre ses mains au premier plan, manucurées, puissantes et propres. Qu'a bien pu penser le photographe au moment de cadrer ? Tant d'hommes ont souffert de ces mains-là... Une simple pression de ces grands doigts : la froideur des balles dans le dos, l'eau glaciale de la baignoire et le courant de la gégène. Ces mains n'étaient pas maculées de sang, et pourtant...

Dans le journal, la présence de Pierre Vidal-Naquet, qui parle des « Mémoires d'un assassin », me rassurait. J'ai fixé un long moment la photo du général, recherche vaine d'y lire une explication, un quelconque signe de ce qui avait pu justifier son importance, sa réussite, ses exploits démoniaques en pleines pages dans les journaux. Lui, pourtant, prenait rang presque au bout d'une chaîne infernale. Où sont tous les autres ? Ceux qui étaient derrière. Sous les ors de la République. À donner leurs ordres jusqu'à la villa des Tourelles.

Pourquoi fallait-il ressasser tout cela encore ?
Ce type ne risquait plus rien. Trop vieux, trop protégé. Après Vichy, on aurait pu imaginer meilleure suite de l'histoire. L'Algérie en pleine face. J'ai enfoui le journal dans mon sac, tout chiffonné. Cette guerre avait pourri notre existence. Quarante ans après, Aussaresses ressortait ses fils électriques et ses bassines. Les moins célèbres s'étouffaient encore dans leurs silences.

Le lundi 24 avril 1995
Saint Fidèle

Ce maudit cahier. Deux mois que je l'ai commencé. Je le reprends aujourd'hui. Je n'ai rien écrit pendant les vacances. Je n'y arrive pas quand Émile est là. Alors je ne l'ai pas sorti du buffet. Émile a repris l'école aujourd'hui.

Après la première journée, le rendez-vous chez le docteur, notre retour à Poussagne, du mal à y mettre plus de trois lignes. Des petits bouts de paragraphe les uns à la suite des autres, comme les papillons noirs qui tournoient dans ma tête. Une ligne pour la couleur du ciel, les brumes du matin, les nuages de fin d'après-midi, une ligne pour les repas, une ligne pour les visites de Chantal, la voisine. Elle vient souvent boire le café depuis qu'elle s'est retrouvée seule. Elle a toujours un prétexte pour venir, c'est souvent des gâteaux qu'elle a préparés. Les visites d'Yvonne, moins nombreuses mais

tellement plus joyeuses. Émile, ses attentions de tous les jours.

Le dernier samedi des vacances, il est arrivé chez Yvonne, la mine en grande fierté, deux énormes artichauts au-dessus du panier. Ça m'a manqué de ne pas pouvoir le noter tout de suite dans ce cahier. Mais j'écris en cachette. Je m'étais dit que je l'écrirais, cette scène aux artichauts.

Le printemps est de retour, je retourne dans le jardin. Tant à faire maintenant que les journées rallongent. Je dois écrire autrement, peut-être. Essayer, au moins. Faut que je me force.

J'ai pensé que je devais arracher à ma mémoire les mots enfouis. Saurais-je comment m'y prendre ? Sur le printemps. L'odeur de la chaleur du soleil. Et notre vie. Notre vie de peine, j'avais écrit ça dès le premier jour. Tant d'effroi que je cherche à fuir.

Les herbes du pré s'illuminent. Chaque matin, j'ouvre la porte de la cuisine et sors faire le tour de la maison. Regarder les nouvelles pousses. Les framboisiers envahissants, les fleurs dont les graines sont arrivées par le vent. Les branches sombres des arbres peu à peu se peuplent. Les bourgeons jaillissent.

À cette dernière ligne, j'ai eu l'idée de sortir et je viens de poser le cahier sur la table, dehors. C'est la première fois. Savourer.

Je suis assise sur une des chaises blanches en fer. Le pré, les deux tilleuls et les fleurs tout autour de moi. Surtout les roses, mes préférées, dix-sept sortes dans le jardin, aux couleurs chaudes de pierres précieuses. À côté de la porte de la cuisine, ma Zéphirine Drouhin.

Je voudrais décrire les deux tilleuls comme des personnages, les géants du jardin, qui nous offrent leur ombre l'été. Peut-être que je pourrai écrire dans cette ombre. Cet été, c'est encore loin. Émile ne travaillera plus. Je voudrais l'immobilité du temps.

Ce n'est pas grave si on n'avance plus. Garder tout, serré contre moi. C'est peut-être ça, écrire. Ne rien laisser s'égarer.

Mes doigts ont pris froid en écrivant. Je vais rentrer.

Émile

Tu as descendu l'escalier, puis tu es entrée dans la cuisine.

Tu avais enfilé tes chaussettes sur tes mains. Tu te frictionnais. Tu semblais contrariée que je te les enlève, alors tu es sortie vite, sans me laisser le temps de trouver tes gants. Il fait encore frais le matin et tu as toujours eu froid au bout des doigts.

J'ai continué à m'affairer. Faire un peu propre, préparer le repas, Chantal devait arriver pour que je puisse partir à la gare.

Solange arrivait par le train, pour quelques jours.

De temps en temps, je regardais par la fenêtre, ne pas trop te perdre de vue. Tu faisais le tour de la maison, et ta silhouette apparaissait à chaque passage devant la fenêtre. J'étais très agité, sur le qui-vive depuis mon lever. L'arrivée de Solange,

la dernière visite chez le docteur, Chantal qui allait te garder, tous bienveillants, mais aucun pour nous secourir, te retenir.

Tu es partie pour de bon. Depuis quelques semaines, je tournoie tout autour de ce précipice où tu as sombré. Rien ne se voit pourtant. Avant ton lever, je prépare ton bol et tes tartines, puis je t'habille avec tes robes, aujourd'hui pas de collants, la journée partait vers le doux. Pendant ce temps, la campagne renaît dans le piaillage des oiseaux nouveaux. Les arbres se recouvrent de feuilles, tes roses commencent à poindre. Le ciel de printemps s'étire jusqu'au soir maintenant. Les trois chambres à l'étage, j'ai changé les draps hier, la cuisine, le salon, le bureau. Il n'y a pas de passage pour rejoindre l'endroit invisible de ton absence. En creux, le manque de ton regard et de tes paroles. Tes cris parfois heurtent le silence qui s'est installé. Je me débats avec le chagrin.

Hier soir, j'ai commencé la lecture de tes cahiers. Je m'étais promis que je ne le ferais pas.

Après ton coucher, j'ai voulu vérifier l'horaire du train de Solange. Le dépliant SNCF est toujours dans le premier tiroir du bureau, sous le scotch et l'agrafeuse. Pour partir la chercher, j'avais demandé à Chantal de rester avec toi. Elle m'avait dit d'en profiter et de prendre mon temps en ville.

J'avais noté la bonne heure d'arrivée. J'étais assis, les horaires posés devant moi.

J'ai pensé à ta sœur qui allait arriver. J'ai pensé à l'Algérie dont la radio avait parlé ce matin. J'étais perdu. Alors, je me suis décidé à ouvrir tes cahiers. J'avais besoin de ta voix dans ces temps inquiétants.

J'ai ouvert le tiroir en bas à gauche du bureau. Nous avons installé ce grand bureau en bois dans le recoin du salon le jour où nous étions venus rejoindre ton père dans cette petite ferme et ces quelques prés qui lui venaient de ses parents. J'y préparais les travaux pour l'école tout en conversant avec ton père assis dans le fauteuil. Je m'y assois encore pour faire les papiers, payer les factures.

Au sortir de chez le docteur, tu avais acheté ce premier cahier vert, en le cachant dans un journal féminin que tu n'achetais jamais. Au début, tu l'avais rangé entre tes livres de cuisine et des cahiers tout gras et tachés dans lesquels tu recopiais les recettes qu'on te conseillait ou les plats que tu avais aimés. Des pages de vie.

Il y a eu le second cahier, il était rouge. Je n'avais pas remarqué quand tu l'avais acheté. Un jour, je l'ai trouvé sur la table de la cuisine. Je l'ai ouvert sans faire exprès et très vite refermé. Quand

tu t'étais aperçue qu'il traînait, tu l'avais mis dans le dernier tiroir du bureau. Je faisais semblant de ne pas le savoir. À partir de là, je crois que tu n'y as plus écrit. Tu n'as pas fini le cahier rouge.

J'ai eu ce besoin de te lire. Le docteur dit que cette maladie te fera mourir. À ton écriture manqueront ta voix et la possibilité pour moi de te répondre et de te rassurer. J'ai lu le premier jour, celui du gouffre qui s'est creusé dans nos nuits. Et j'ai refermé.

Solange

Je laissais mes yeux vagabonder dans le défilé fuyant des paysages, les champs sans fin avaient laissé place à des prés ponctués de forêts, de grands feuillus. Une fois, une biche plantée là, au milieu, à regarder le train. J'essayais de me rappeler depuis combien de temps je n'avais pas fait ce trajet. Quelques semaines, tout au plus.

Il me fallait venir souvent depuis ces temps où Aurore avait commencé à s'échapper, d'elle, de nous. Ce trajet, j'en connais de minuscules détails, cet arbre qui se découpe en deux, cette clôture qui penchait longtemps avant qu'on plante des piquets neufs, arrière-cours reconnues, désordonnées, chaises et tables de camping, barbecue rangé au milieu des jouets en plastique éparpillés. À chaque gare, de nouveaux visages, des histoires que l'on cherche à deviner.

Il y avait tant de souvenirs accrochés aux voies ferrées. Les miens, et ceux de tout un passé. Tout

transitait par le train, l'argent comme les fugitifs. Après avoir dynamité des voies pendant la Seconde Guerre, de vieux résistants y ont transporté des valises avec d'autres, plus jeunes, qui apprenaient à leurs côtés la joie et le prix de la liberté. J'en avais aidé certains que j'avais logés. Un transit entre deux planques, une mission ou l'exil. Parfois, je les accompagnais pour détourner l'attention. Un maigre rôle, alors que d'autres avaient fini en prison. Les filles s'étaient évadées de la Petite-Roquette. Quel pied de nez à la belle République !

Mon appartement était pratique, sous les toits, légèrement en retrait de la façade. On ne voyait pas de la rue s'il était allumé. Il y avait une sortie par les caves qui donnait sur le garage station-service situé dans la rue derrière. Les visages de ces gens de passage me reviennent en mémoire, même ceux que je n'ai jamais revus. Ils n'auront pas eu leur photo dans *Le Monde*.

Le temps a tourné, Aussaresses et ses sous-officiers ont plié leur matériel, quitté leur villa au soleil et les sous-bois où ils achevaient leurs prises. La République a couvert ça d'un tissu de camouflage, secret-défense, silence.

Cette lecture a ravivé tout ça. J'hésitais à laisser le journal dans le train pour un autre voyageur, y

laisser aussi mon amertume que je voudrais moins triste. Et trouver un sourire pour Émile.

Émile, je me demandais ce qu'il allait penser de toute cette affaire.

Quitter cette colère, profiter des derniers instants dans le train, des derniers kilomètres, retrouver la maison familiale, en bordure du hameau, le crépi qui s'effrite et le bleu des volets qui s'est délavé avec le temps. J'avais voulu les repeindre l'été dernier, mais le courage de rester un peu plus m'avait fait défaut. Et quand bien même, je trouvais que les signes de vieillesse de cette maison nous allaient bien.

Émile

Tu étais assise sur la chaise blanche en fer de la terrasse. Tu t'es levée, approchée de la fenêtre de la cuisine, puis tu es retournée t'asseoir. Tu avais oublié.

Tu as contemplé tes pieds. Il a gelé un peu cette nuit. Sens-tu encore quelque chose ? Tu es agitée, que faire ? Tout est si décousu.

Je t'ai observée longtemps aller et venir, et mes pensées faisaient de même dans le rythme flou de nos métronomes déglingués.

Chantal est arrivée avec des tulipes jaunes et roses, pour mettre sur la table, et des madeleines au citron. Tout d'un coup, la cuisine a paru plus gaie. Elle est ressortie pour aller te chercher. Nous avons bu un café. Elle me disait de ne pas m'inquiéter. Elle pensait t'emmener vers le hameau des Granges du Riou, jusqu'au dernier hêtre pourpre qui restait dans ce petit fond de vallée.

Solange

Que du bazar. Depuis toujours, la gare semblait désaffectée. Des traverses entassées en vrac, un hangar désert aux vitres brisées, des voies sans issue envahies par les ronces. Le temps s'est toujours arrêté ici, *Patelin-du-centre-passez-votre-chemin*. Les affaires se font maintenant ailleurs, près des lignes parallèles autoroutières aux millions de camions qui transitent à grand fracas de vibrations et de fumées grises des diesels.

Pas beaucoup de têtes connues sur le quai. Je l'ai vu tout de suite, scrutant l'intérieur des wagons, puis m'apercevant. Il voulait toujours s'approcher au plus près, porter mon sac, as-tu fait bon voyage ? Tout cela dans la précipitation, comme un débutant anxieux.

Il m'a embrassée avec retenue. Durant les seize kilomètres du trajet en voiture, il m'a répété tout ce qu'il m'avait déjà dit au téléphone, comme s'il